

montagnes intermédiaire. Nous n'insistons pas sur l'immense importance de la vaste voie de navigation intérieure ainsi ouverte. M. Stanley lui-même engage fortement l'Angleterre à se mettre en avant et à en prendre possession, comme étant la puissance la plus propre à développer le commerce et à répandre la civilisation d'une manière efficace et honorable.

Dans une de ses lettres au *Daily Telegraph*, M. Stanley décrit ainsi le début de son périlleux voyage sur la grande rivière :

" Nous commençâmes par monter notre fidèle bateau la *Lady-Alice*, et en deux heures il fut lancé pour la première fois sur le Loualaba. Ma tente fut installée tout près du bateau. Un terrain confortablement gazonné de jeunes herbes invitait au repos. De ce point, je pouvais contempler à l'aise la calme et majestueuse rivière et le pittoresque paysage d'alentour, des îles d'éternelle verdure et de longues et hautes murailles de grands arbres au feuillage sombre. C'est là que nous primes la résolution de ne plus abandonner le Loualaba, jusqu'à ce qu'il nous eût révélé où il allait. J'assemblai tous mes gens et mon escorte arabe et, leur montrant la grande grande rivière, dont la vue et le mystérieux m'avaient monté au *summum* de l'enthousiasme, je leur dis :

" Ce grand cours d'eau a coulé ainsi dès l'origine à travers les sombres et sauvages territoires qui sont devant nous, sans que jamais homme, blanc ou noir, ait su où il se rendait ; mais je vous le dis solennellement, Dieu a voulu que cette année cette rivière fût connue sur toute sa longueur et révélée au monde. Je ne sais ce qu'il y a devant nous ; nous pouvons rencontrer des peuples très-hostiles ; nous pouvons souffrir de la faim ; nous pouvons mourir. Nous sommes dans les mains de la Providence ; j'espère pour le mieux. Comme nous ne venons pas pour faire la guerre, nous pouvons nous faire les amis des populations. Nous avons assez de choses avec nous pour, avec du soin, aller longtemps, et acheter l'amitié des chefs. Vous tous qui m'accompagnez, vous devrez donc bien vous persuader que je ne prétends quitter cette rivière que quand j'aurai atteint la mer. Vous m'avez promis à Zanzibar, il y a deux ans, que vous me suivriez partout où je voudrais aller pendant deux ou trois ans. Nous avons encore une année devant nous ; mais je vous avertis que nous atteindrons la mer avant que l'année soit révolue. Tout ce que vous avez donc à faire est de dire : " A la volonté de Dieu ! " et de me suivre."

" Les jeunes gens, au nombre d'une cinquantaine, s'avancèrent sans hésiter et crièrent : " A la volonté de Dieu ! " ajoutant : " Inchallah ! Maître nous te suivrons et nous atteindrons la mer ! " Mais les plus vieux avaient des appréhensions et hochèrent gravement la tête."

Recourant encore aux communications adressées au *Daily Telegraph* par M. Stanley, nous trouvons le saisissant aperçu suivant des dangers multiples que lui et ses fidèles compagnons affrontèrent avec tant de bravoure :

" Nous quittâmes Nyangoué le 5 novembre 1876, voyageant par terre à travers l'Ouregga. Ne pouvant

avancer à cause de l'épaisseur des forêts, nous traversâmes le Loualaba et poursuivîmes notre marche sur la rive gauche à travers l'Oukousou nord-oriental. Les indigènes nous barraient la route, nous harcèlaient jour et nuit, nous tuaient ou nous blessaient des hommes avec des flèches empoisonnées. Nos luttes à travers ces régions cannibales devinrent presque désespérées. Nous tâchions d'apaiser les sauvages par la douceur et à l'aide de cadeaux. Nos cadeaux étaient refusés ; notre conduite patiente était prise par eux pour de la poltronnerie.

" Pour rendre notre position encore plus déplorable, notre escorte de 140 hommes engagés à Nyangoué refusa d'aller plus loin. En même temps, les indigènes tentèrent un grand effort pour nous écraser d'un seul coup. Nous nous défendîmes ; mais il n'y avait qu'un moyen d'échapper à notre position désespérée, à moins d'accepter l'alternative de battre en retraite et d'abandonner l'œuvre que nous avions commencée : c'était de faire usage de nos canots.

" Bien que sur l'eau nous eussions un avantage décidé sur les sauvages, chaque jour de marche néanmoins n'était que la répétition de ce que nous avions eu la veille. Ce fut une lutte à outrance, nous lançant à corps perdu au courant de la rivière, essuyant chaque jour de nouvelles attaques, jusqu'à ce que nous nous trouvassions arrêtés par une série de grandes cataractes, au nombre de cinq, peu éloignées les unes des autres, au sud et au nord de l'équateur.

" Pour franchir ces cataractes, il nous fallut nous frayer notre chemin à travers 13 milles (20 kilomètres) d'épaisses forêts et trainer sur le sol nos dix-huit canots et notre bateau d'exploration, tout en déposant souvent les haches pour recourir aux carabines, afin de nous défendre à mesure qu'on nous attaquait. Après avoir dépassé ces cataractes, nous fîmes une longue pause pour nous remettre de nos fatigues.

" Au 2<sup>e</sup> degré de latitude septentrionale (1), le grand Loualaba quitta sa direction presque plein nord pour obliquer au nord-ouest, puis à l'ouest, puis au sud-ouest, présentant alors un vaste courant de 10 milles (16 kilomètres) de largeur, embarrassé d'îles. Pour éviter une lutte épuisante avec tant de tribus d'intraitables cannibales, nous eûmes à ramer entre les îles jusqu'au moment où, poussés par la faim la plus inexorable, après trois jours passés sans aucune espèce de nourriture, nous résolûmes d'en finir et de piquer droit à terre sur la rive gauche. Par bonheur, nous rencontrâmes une tribu au courant du commerce.

" Ces gens possédaient quatre fusils de la côte occidentale, et ils appelaient la grande rivière

(1) Alors que Stanley, en construisant la carte de son itinéraire, fait passer la partie la plus septentrionale du Congo par 1°45 de latitude nord, une carte plus récente de Peterman, et résultant de la discussion des documents précédemment recueillis, fait remonter cette même partie du fleuve jusque par 4°30 de latitude. Pour éviter des erreurs faciles à expliquer au milieu des difficultés de voyages d'exploration, le commandant Mouchez, de l'Institut, a inventé un instrument portatif ingénieux pour la détermination des itinéraires et des positions géographiques dans les voyages d'exploration par terre. Cet instrument a été, de la part de l'inventeur, l'objet d'une communication à l'Académie des sciences le 4 février dernier (1878.)